

L'amour à la feuille

« Je trouve mes lectures dans la lumière du ciel. C'est le livre le plus profond qui soit - et ce n'est pas moi qui en tourne les pages. »

CHRISTIAN BOBIN

Une feuille rose, rouge, pâle.

Une liasse, dense, unique, une opale désignée comme l'Ultime.

Un bloc, qui me fit office de dessus, de dessous, épousant multiples formes par ses tons dérivés.

Je m'y suis un jour accolée y adhérant telles les feuilles dédiées d'un herbier. Enrôlée par plaisir, puis par nécessité, je m'y suis déroulée puis laissée imbriquer, caresser, compresser, agiter jusqu'à épuisement total.

Ce fut mon plus grand amour, le miroir respectueux de mes états d'âme, un époux parfait.

Il se plia à mes besoins impérieux comme à mes désirs colorés, se laissant griffonner à souhait, chiffonner, jeter, déplier, voire même déchirer sans nul désir de vengeance lorsque sujet à mes exigences d'en extraire le meilleur de moi-même, je le maltrais sauvagement pour finalement retourner à la case départ. Ainsi je recollai amoureusement morceau par morceau le puzzle avili qui renaîtrait de mes cendres...

Il était malléable à souhait : Je pouvais ne lui jeter qu'un regard, le fixer, l'effleurer de mes doigts, l'étouffer de mon écriture, le malmenier dans ma détermination, il ne s'emportait pas, attendant, confiant, ma prochaine attention.

Il se renouvelait sans cesse, gavé des mots qui, bien que l'interloquant parfois, lui permettaient d'assurer sa fonction première : la fidélité.

Je lui faisais l'amour, la guerre, la morale.

Je lui collais mon cœur en guise de page de garde, le remplissais de louanges pour sa patience et son autorité.

C'était ma drogue, mon réconfort, mon réceptacle, mon oracle ; entre nous s'était installée une relation passionnelle, dépendante, réciproque et respectueuse.

J'étais son imprimeur, il était mon coach, j'étais son manager, il se pliait à mes volontés, je m'adonnais aux siennes...

Il arriva qu'il protesta lorsque je l'ignorais. Il prenait alors ses grands airs suppliants du dimanche, que je calmais en l'occupant avec des dessins d'enfants qui lui accordaient une nouvelle jeunesse, l'espoir...

Quand il prenait ses airs désuets, je le réconfortais, l'accordant de mon classicisme intérieur, usant de ma plus belle calligraphie pour lui offrir une nouvelle lumière, repassant un à un d'anciens caractères ou les effaçant afin de mieux les repenser et les réinscrire, plus sûrs et enfin sereins...

Il ne manquait pas de me rappeler à l'ordre lorsque que j'exerçais sur lui une trop forte pression qui le martyrisait jusqu'à le trouer, asséné de violents coups dans son cœur de papier.

Parfois, au contraire il me reprochait une trop grande absence qui allait jusqu'à l'ignorer des jours entiers et le délaissier en page blanche, sans marque aucune de mon égard.

Il aimait ma lueur du soir, découvrant ses ombres sensuelles, révérait mon soleil du jour, l'égayant des contrastes ambiants.

Il avait son caractère et des humeurs changeantes, préférait sans nul doute le noir au blanc, l'arrondi aux obliques, le Mont Blanc au crayon.

Il faisait quelquefois couler mon encre jusqu'à en perdre sa texture, mouillée et délavée par mes larmes.

D'autres fois encore, il effaçait ma mémoire inscrite au crayon fin, aux signes indigents et trop peu apparents pour être sauvegardés.

Il était mon guide et lorsque l'inspiration coulait à flots et qu'il en était submergé, il n'hésitait pas à prêter le relais à ses semblables - les feuilles volantes - sans nulle prétention, jalousie ni arrière-pensée.

Il ne m'abandonna jamais.

Même après de nombreuses années, jauni par le temps, il m'accueillit, dans la sincérité du souvenir et des moments partagés qui en font mon éternelle reconnaissance.

De toute ma vie de plume, ce fut indéniablement mon meilleur amant.